



"Théâtre et Toilettes"

A propos du film "Intimité" de Patrice Chéreau *

Danièle EPSTEIN **

A l'issue de la projection d'*Intimité*¹ Chéreau précise son intention : *"Pour ce film où l'accomplissement charnel du désir arrive excessivement vite, le problème était: qu'est-ce qui se passe après? Qu'est-ce qui se passe quand brusquement le sentiment amoureux arrive? ..."*

Et il poursuit *"voilà deux personnes qui ne se parlent pas, qui ne connaissent rien l'une de l'autre. Si on avait eu l'intention d'arrêter au tout début des moments où ils font l'amour, comme on le fait souvent dans les films, on n'avait plus rien pour mettre en place leur relation. ... J'ai pensé que la seule chose à faire était de montrer l'amour, aller jusqu'au bout de ces scènes, je ne voulais rien montrer en particulier, je ne voulais rien cacher - ce qui n'est pas tout à fait pareil - et dépasser le*

* Film de Patrice Chéreau, Mars 2001 .

Synopsis : "Un barman divorcé, une comédienne anonyme mariée à un chauffeur de taxi, ont une subite affaire de sexe. Elle, ne demande rien. Elle le retrouve chaque semaine. Lui, va chercher à en savoir plus sur elle."

Ou encore : "Elle vient chez lui l'après-midi, ils font l'amour. Ils ne se parlent pas, mais il doit se passer quelque chose entre eux, parce qu'ils se lèvent ensemble et se couchent à côté de la table sans un mot. La semaine suivante, à la même heure, elle est à porte, ils se déshabillent immédiatement. Si le sexe est un moyen de rencontrer et connaître les gens, que sait-il d'elle?" BAC films productions

** Danièle EPSTEIN – Psychanalyste – Membre de l'A.P.M.

Article publié conjointement dans le prochain numéro d'Analyse Freudienne autour du thème : « Y a-t-il une autre sexualité qu'infantile ? »

¹ Rencontre avec Patrice Chéreau, le 13 Mars 2001, à la vidéothèque de Paris, après la projection organisée par la revue Positif.

point où un film "normal" s'arrête, aller jusqu'à la jouissance"....

"Intimité" commence là où, généralement, ça s'arrête, et s'arrête là où ça commence, là où commence l'histoire...

Après un premier temps hors du temps, suspendu et haletant, sans fard, sans fiction, le décor est planté d'un café-théâtre de banlieue. Une porte ouvre sur le sous-sol: *"Théâtre et Toilettes"*. En ce lieu-métaphore de son *"Intimité"*, Chéreau nous convie pour la deuxième mi-temps, celle où fiction et sens viennent habiller l'objet.

Le théâtre de la vie mène en ce souterrain où s'intriquent et se désintriquent parole et "besoins", versus "petits besoins", là où se trame le désir dans son nouage de l'objet au signifiant. Toilettes, chiottes et pissotières sont pour Chéreau ces lieux publics qui se chargent d'intime, ces lieux où se déchargent les désirs de *"L'homme blessé"*², sur fond de mort annoncée? De *"L'homme blessé"* à *"Intimité"* les personnages de Chéreau -et ce indépendamment de leur sexe, et de leur position subjective dans la sexualité- errent à la quête éperdue et violente de retrouvailles avec l'objet. De quelle blessure archaïque témoignent ces étreintes sans adresse, qui en appellent compulsivement à la rencontre tout autant qu'elles l'évitent ? Quelle blessure narcissique viennent-elles relancer désespérément dans l'illusion de sa réparation? De quelle pesanteur se charge et se décharge l'intimité, chevillée au désir de l'Autre? Serait-ce de ne pouvoir échapper à la parole et au mi-dire que le parlêtre -

² Film de Patrice Chéreau, écrit avec Hervé Guibert, 1983. "une descente tragique aux enfers de l'homosexualité "sauvage"...sans aucune complaisance, ni édulcoration"

nostalgique de cet avant mythique de la Chose- ne peut se remettre?

Là où le texte inconscient et le corps libidinal sont indissolublement liés, *"Intimité"* interroge le destin d'une rencontre, qui se noue de la désintringation entre le signifiant et l'objet. Quel est le destin de cette irruption libidinale dans l'ordre du signifiant, de cet instant suspendu de ses coordonnées, quand sa répétition vient scander le temps? La brèche de la jouissance peut-elle se répéter identique à elle-même, en échappant à l'historicisation subjective? La dissolution du Sujet, l'effondrement de la chaîne signifiante, le désordre littéral comme effet instantané de la jouissance peuvent-ils échapper, dans l'après-coup, à la reconstruction imaginaire?

Le film s'ouvre sur l'image de l'homme défait, alcoolisé, abandonné à un sommeil lourd, pesant - pesant du poids de la dé-pression de celui qui n'attend rien, ni personne. De ces morceaux de corps éteints, sur lesquels insiste l'oeil sans complaisance de la caméra, n'émane aucune sensualité.

Pourtant, la femme sans nom l'a re-connu, cet inconnu, elle l'a épinglé, et l'a mis en lieu et place d'objet, à sa merci. Elle sonne, le surprend. Elle le tire d'un sommeil profond: *"Nous avions rendez-vous?"*, demande-t-il, absent à lui-même. *"Non"*. Le hasard seul d'une première rencontre avec l'étranger a remis à vif chez elle, la brillance de l'objet énigmatique, jusqu'à ce que le pli de leur fantasme en vienne à se creuser à même le corps, dans un rituel hebdomadaire, au sein de quoi ils s'engloutissent.

Elle, se laisse porter là où son désir - prétendument et exclusivement charnel - la mène, hors de toute convention, hors de toute convenance, hors de tout lien social, avec une détermination qui impose à l'autre de se faire son partenaire obligé. Elle possède l'autre à la mesure de sa propre dé-possession.

La femme sans nom est aussi sans fard, sans artifice, sans séduction, prise au jeu d'un désir qui la contraint. Pour celle qui - absente de sa propre vie - se voue au théâtre (nous le saurons plus tard) pour survivre, la comédie n'est plus de mise, quand la vérité du corps désirant fait éclater le semblant. De n'être pas dans la position hystérique traditionnellement associée à la féminité - *"il n'y a pas"* disait Perrier *"de loi-cadre de la féminité"*³ elle se laisse porter par cette épreuve du Féminin, ce franchissement qui s'est constitué de la destitution

³ François Perrier : "Séminaire sur l'amour" (1970/1971), in *La Chaussée d'Antin*, Ed. Albin Michel, 1994

phallique⁴.

Elle, lui, ne sont que chair prise par l'objet, désobjectivés, au point de ne pas faire trace dans notre regard. Les croiserait-on dans la rue, on ne les reconnaîtrait pas... Ni beaux, ni laids, anonymes, impersonnels, sans histoire. L'imaginaire est réduit à son extrême, ils ne savent rien l'un de l'autre, le lieu est évidé, catastrophé. Le dénuement du décor sordide abrite des corps quelconques, irrémédiablement solitaires bien que secoués par l'intensité de leurs ébats. Ni chaude, ni bronzée, la peau révèle ses boutons et autres rougeâtres imperfections qui soutiennent le regard identificatoire. La beauté n'est pas cause du désir, mais le trou dans l'image en appelle à la rage de vivre, celle *"du champ innommable du désir radical"*⁵. Ni érotiques, ni pornographiques, les corps ravalés à la chair - *"la chair ... cet excès en nous qui s'oppose à la loi de la décence"*⁶ font effraction.

Ils ébranlent les convenances, crèvent l'écran, du désir qui les contraint, appellent ou crispent défensivement les corps de ceux qui regardent, dans la sidération d'une scène primitive dé-voilée et étalée au grand jour. *"(L')événement (est) nécessairement traumatique par la violence qu'il impose au bon ordre littéral"*⁷. L'acteur s'oublie dans l'éblouissement de ce qui ne saurait se voir. Loin de ces mécaniques huilées des films X, le déferlement pulsionnel ébranle toute contenance moïque, dès la porte franchie.

Ni parade, ni mascarade. La femme entre, son désir ne s'embarrasse pas de semblant, mais la pulsion affecte son corps, d'abord organique, neuro-végétatif: elle se précipite dans les WC, tire la chasse - la chasse est pour Chéreau le signal de (-phi), dans son rapport à l'objet qui chute en tant que déchet. Sans regard, sans voix, sans parole, elle se déshabille compulsivement, dans l'urgence de se perdre. Dans une contrainte de répétition, elle ne demande pas, elle prend, elle sur-prend l'homme, fait effraction, pour mieux prendre ce qu'il ne saurait lui donner. Le désir radical, tyrannique, fait loi. Au prix de se faire pur objet, dépouillé de tout enjeu symbolique et imaginaire, de tout enjeu narcissique, la rencontre se vit massive d'être manquée. L'effacement du signifiant est le garant de leur désir au plus près de la

⁴ Danièle Epstein : "Il n'y a de féminin qu'après-coup", in *"Le féminin, un concept adolescent?"*, sous la direction de Serge Lesourd. Ed. Eres, 2001

⁵ Jacques Lacan : "L'Éthique de la psychanalyse", Séminaire VII (59/60). Ed. du Seuil, 1986.

⁶ Georges Bataille : "L'érotisme", Ed. de minuit, 1957

⁷ Serge Leclair : "Le réel dans le texte", in *"Ecrits pour la psychanalyse, n° 1"*, Ed. Arcanes 1996.

Chose. Sans adresse, sans Sujet, ça se précipite en acmé jusqu'à la chute... et puis la fuite, la fuite de l'Autre. Perdus, chacun dans un gouffre sans fond, la rage absolue du corps vient dénier la mort, dans un entrelac de pulsions de mort et de pulsions de vie qui les révèle à leur détresse. Avant que ça ne précipite entre eux, ne les montre-t-on pas englués dans "cette douleur de l'existence, quand plus rien ne l'habite que l'existence elle-même...cette douleur d'exister quand le désir n'est plus là"⁸.

L'un comme l'autre plongent dans le réel sexuel pour se sauver de la mort, la mort comme ce qui se doit d'être traversé, pour que le Sujet du désir, dans sa division, ait quelque chance d'advenir. De "L'homme blessé" à "Intimité", en passant par "Ceux qui m'aiment prendront le train", la mort, toujours à l'oeuvre, trame les films de Chéreau, comme ce qui fonde le réel sexuel.

Du fantasme de la femme qui s'effectue, immuable, nous ne saurons rien, si ce n'est qu'entre vie et mort psychique, elle n'a pas le choix, elle sait ce qui la sauve: "la jouissance lui est nécessaire, comme l'insuline à un diabétique"⁹.

Lui non plus n'a pas le choix. Assigné à cette place d'objet élu, instrumenté à n'être que le rouage d'une machinerie impersonnelle, il est pris dans l'oeil du cyclone, l'oeil aspirant du désir de l'Autre, qui jouit de lui. Si l'irruption de l'évènement abrupt le tire du hors-sens de sa vie, c'est pour mieux y disparaître: l'assignation à cette place d'être l'objet (-phi), le désigne, en le féminisant. De cet évènement chosifiant de possession/dé-possession, de cette effraction du pas-de-sens, l'homme veut s'extraire. Il va se déplacer dans le dispositif, et en se déplaçant, il rompt la règle d'un jeu qui lui échappe. D'objet du désir de l'autre, il va reprendre la main: Que me veut-elle? Il tente de tisser les fils d'une histoire qui suspendrait le fracas du trauma: dé-chiffrer ce qui n'a pas encore été nommé, pour faire surgir le voile, qui habille et supporte le fantasme.

L'homme regarde, à la dérobée, la femme assoupie, il se prend à la suivre. Voir sans être vu. Dans un jeu de filature qui s'inverse et brouille les pistes, se profile alors le malentendu, d'où s'instituent le Sujet et l'Autre dans leur division et leur manque. La transparence s'embrume, la totalité se fissure et laisse émerger le doute, l'angoisse. Au-delà de ce qui contraint les corps, la solitude à deux se noue alors à l'énigme de l'Autre: "Rencontrer un homme", écrit

⁸ Jacques Lacan : "Le désir et son interprétation", séminaire inédit, 1958-1959

⁹ François Perrier: Ibid .

Lévinas, "c'est être tenu en éveil par une énigme". Les corps qui hurlaient à deux leur solitude, s'effacent sous les visages qui s'animent, qui prennent vie, traversés de regards, de sourires, de questions, dans un jeu de cache-cache: "la manière dont se présente l'Autre, dépassant l'idée de l'Autre en moi, nous l'appelons visage"¹⁰. A mesure que l'Autre - radicalement étranger - se dessine, l'intimité n'est plus seulement de faire vibrer les chairs, elle excède l'urgence de l'instant suspendu, elle se subjective. Le réel se brouille inéluctablement de réalité, avec son cortège d'attentes, de demandes, de mensonges, de reproches, de haine...

Il aura suffi que le rituel vienne à manquer à sa place, pour que se révèle la trace, et qu'il apparaisse, dans l'après-coup, comme ombilic des représentations à venir. Le manque d'objet fait apparaître l'objet et son au-delà. L'Autre ne prend sa dimension de présence que de son absence. L'intime, mis à nu dans sa corporéité, s'opacifie dans le mi-dire. L'Autre n'est pas fiable. La tromperie fondamentale se profile avec la parole, se profile sur fond de théâtre... scène du théâtre qui sonne faux ("La ménagerie de verre" de Tennessee Williams) et vraies scène de la vie s'imbriquent jusqu'au tragique, dans un jeu pirandellien, où se révèle l'angoisse fondamentale, et ses petits arrangements pour survivre.

Se découvrent alors les noeuds et les impasses de l'existence, dont l'un et l'autre se supportent dans leur division. Lui, elle, sont quelqu'un pour un autre, qui les nomme: Claire, Jay. Le corps libidinal cède la place au Sujet divisé dans la tourmente de la parole. Pris dans un lien social, les corps pulsionnels se civilisent, tandis que les visages révèlent leur singularité, la singularité « d'une présence qui ne se laisse pas enclore »¹¹. Ce glissement de (a) vers l'Autre, Claire le vivra comme une perte irrémédiable. Au moment où précisément la rencontre se profile, elle confiera à son amie: "J'ai perdu quelqu'un". Mais Claire sait que la perte qui l'affecte, concerne l'objet intime qui ne prenait sa valeur que d'être recelé par un inconnu, étranger à son histoire. L'ordinaire de sa vie réglée ne s'animait que de cet extérieur intime... et clivé. Son désir se soutenait de cet Un exclu de la chaîne, hétérogène, in-signifiant, en tant qu'il échappait à l'ordre signifiant.

Si Claire dépérit de devoir perdre l'objet "ex-time",

¹⁰ Emmanuel Lévinas : "Totalité et infini", Ed. Livre de poche, biblio, essais, 1971

¹¹ Alain Finfielkraut : "La sagesse de l'amour", Ed Gallimard, 1984

qui soutenait son fantasme, Jay va reprendre vie d'entrevoir la dimension de l'Autre au-delà de l'objet. Jusque là terne et insipide, mort à lui-même- il devient, rétroactivement au travers des flash-backs, vivant. Vivant, beau et fragile. Son regard d'alors était douloureux, habité, avant qu'il ne se laisse embuer dans l'alcool pour noyer la blessure. Pourtant, il eut - nous dit-on - le courage de l'acte, sans compromis, le courage que peu osent affronter...

Jay ne s'est pas satisfait de semblant. Avec le mari de l'inconnue, qui jouit de son aveuglement, la rencontre en miroir fait loupe, et remet à vif, encore incandescente, la blessure anesthésiée: "*C'est cette situation conjugale qu'il veut détruire*", explique Chéreau, "*comme il a détruit la sienne*"¹². Jusqu'où se compromettre avec la vérité pour se maintenir psychiquement vivant? A l'aveuglement, à la complicité, à la duperie consentie pour survivre, Jay oppose la lucidité, jusqu'au naufrage. Lui, quitta en douce le mensonge d'un monde peuplé de figurants déracinés de sa vie psychique, laissant là son ancrage de mémoire, d'émotions, d'affects, pour rejoindre sans filet les bas-fonds, dans une plongée dont certains ne reviennent pas: Peut-être n'en serait-il jamais revenu si la femme inconnue ne l'avait pris au piège de son désir -désir sexuel certes- mais surtout au piège de son désir de vivre, en s'étayant d'un lien amoureux. C'est de réhabiter la vie sexuelle, dans la violence de son dénuement, qu'il reprendra pied dans sa vie: "*Si'il est vrai que l'autre ne s'atteint qu'à s'accoler au (a), cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse. Cet être là n'est pas rien. Il est supposé à cet objet qu'est le (a)*"¹³. La remise en circuit de l'imaginaire qui habille le fantasme, le révèle à lui-même, dans une capture amoureuse, manquant, désirant, face à l'énigme de l'Autre.

A quelle place, Jay - jusqu'ici - mettait-il la femme? Était-elle celle qui, toute-puissante, jouit de l'Autre, détentrice du Savoir et de la Vérité, pour qu'il ne puisse prendre le risque de la regarder qu'absente à elle-même? De la même façon qu'il ne regarde l'étrangère qu'assoupie, à la dérobée, Jay couché près de sa femme endormie, sans la toucher, se masturbe, solitaire; il se réfugie aux toilettes, essuie le sperme, tire la chasse, quand surgit en miroir - en miroir de la honte - son fils, énurétique qui en appelle à son Père...après avoir souillé son lit. Dans une chaîne régressive et métonymique, sperme et pisse s'équivalent comme déchets d'un soliloque en abîme.

¹² Cf. note n°1

¹³ Jacques Lacan. Séminaire "L'Éthique", Ibid

L'intime s'écrase sur l'objet réel, l'étron tout juste bon à être évacué dans les égouts.

Alors qu'il change son fils trempé, Jay lui dit "*Un jour, c'est peut-être toi qui devra faire pour moi, ce que je fais pour toi*". Enurésie infantile, éjaculation adulte, incontinence sénile... les rejets du corps hantent la boucle du temps... Le cycle de la vie s'emballa autour d'une perte qui ne peut faire métaphore, et la dette annoncée -"*tu feras un jour pour moi ce que je fais pour toi*" (et non "*tu feras un jour pour ton fils ce que je fais pour toi*") - tourne à vide dans un éternel retour au même, sans faire écriture au fil des générations. Quand le pénis n'a pu s'élever au rang de signifiant phallique comme lettre du manque, quand la fonction paternelle échoue à faire capiton, l'enfant en détresse devient un père, désenchanté, désillusionné, ce père-enfant qu'est Jay, qui se love sur lui-même, devant le gouffre de l'Autre.

Si la sexualité plonge ses racines dans l'infantile -"*la zone érogène est l'organisateur véritable de l'expérience de chacun*"¹⁴ - si la Lettre qui compose le texte inconscient "*tient son statut de référent de son rapport au réel ineffaçable d'un événement libidinal*"¹⁵, c'est au travers du désir de l'Autre, qui vient festonner le bord érogène, de ses signifiants, et façonne ainsi le fantasme et la position du Sujet dans le fantasme. Corps de langage et langage du corps, ainsi marqués du sceau de l'inconscient, feront ouverture et barrière à la jouissance, pour régler le rapport singulier et accidenté d'un Sujet à la sexualité. Entre le refoulement comme "*clé de voûte de l'appareil psychique*", et la levée du refoulement, entre névrose et perversion, entre inhibition, symptôme, angoisse et sublimation, entre jouissance phallique et ce qui lui échappe, le désir à la poursuite de sa cause, se lance et se relance, inassouvi au regard du fantasme fondamental qui le soutient... sauf à penser que la sexualité génitale, instinctuellement mature, a son objet pré-établi, dont la rencontre témoignera d'un processus *a-bouti*, quand l'analyse *tient le bon bout* d'une construction moïque, blindée contre vents et marée, une analyse qui *viendrait enfin à bout* de la jouissance (comme de ce qui l'entrave), une jouissance qui fait désordre dans l'ordre du moi fort. L'objet raisonnable pourrait donc ne pas se rater, comme on dit de celui qui a réussi son suicide "*il ne s'est pas raté*"...!

¹⁴ Serge Leclaire : "Le refoulement", Séminaire Nov. 66, Mars 67, in "Ecrits pour la psychanalyse, n°1", Ed. Arcanes 1996

¹⁵ Serge Leclaire : "Le réel dans le texte", in "Ecrits pour la psychanalyse, n° 1", paru dans Littérature n°3, 1971.

Entre le plaisir dont le but est la seule réduction d'une tension organique, qui clive l'objet (a), de l'Autre supposé en être le dépositaire (cf. la floraison de lieux de (non)-rencontre institutionnalisés, dont le but exclusif est de consommation sexuelle, plurielle, anonyme), et le mythe psychogénétique d'une sexualité oblatrice, harmonieuse, épanouie, et génitalement correcte, la jouissance - toujours incorrecte - se creuse son chemin, répétitive, par des voies-standard ou insoupçonnées, et déchire l'ordre des choses.

L'anti-héros de Chéreau - homme, femme, hétérosexuel, homosexuel - de quelque côté de la sexualité qu'il se situe, est toujours blessé de se cogner sur le mur de l'altérité. Blessé de sortir de sa suffisance, blessé de ne pas assumer sa dette et sa division, blessé d'une blessure archaïque qui ne guérit pas, celle de parler. "L'homme blessé" l'est de devoir abandonner sa complétude narcissique, à l'approche terrifiante du désir et de la castration, quand elle n'a comme écho que son occurrence réelle et imaginaire. La castration ne fait pas suture et laisse la blessure hémorragique. Les brèches du désir ne produisent alors que souillure, déchets, comme sous-produits de l'amour en berne. Dans une course au plaisir qui échoue à couvrir sa béance, Jay est cet "homme blessé" qui anesthésie d'alcool le rien de sa vie, dans une boucle autoérotique, il révèle sa faillite, à ne pouvoir s'édifier autour de sa faille... jusqu'à sa rencontre avec Claire. En s'ouvrant à l'Autre, il assume sa fracture, et prend le risque de la perte, du manque, le risque de la castration.

L'économie sexuelle libérale et libérée peut-elle cliver l'économie libidinale de son après-coup oedipien, peut-elle se supposer de la levée du refoulement, sans mettre le Sujet en péril, en péril parce que mis en demeure - péril en la demeure - de se tenir, efficient, performant, dans l'effacement de sa division? "Sous les pavés, la plage", de même que la plage ne prend sa signification que des pavés qui la recèlent et la révèlent, que le Paradis ne prend sa dimension que d'être perdu, de même le désir n'est-il pas consistant et insistant, ne "s'ignore-t-il"¹⁶ pas, de son jeu d'ombre et de lumière avec la Loi qui le fonde: "Ouvrir la Loi, écrivait Duras, et la laisser ouverte, pour que quelque chose entre, et trouble le jeu habituel de la liberté"¹⁷. Dans son "Séminaire sur l'amour", François Perrier conjoignait aussi le désir et la loi: "Faire violence à une loi, au nom

¹⁶ Selon l'expression de Daniel Sibony

¹⁷ Marguerite Duras: "La vie matérielle", Ed. P.O.L., 1987.

d'une liberté, ou à une liberté au nom d'une loi, c'est bien là qu'est l'érotisme", et ajoutait-il: "que nos amours soient interdites, pour qu'elles puissent durer"¹⁸. N'est-ce pas de se buter sur la limite que Jay s'énamore de Claire?

Jusqu'où la sexualité peut-elle se démétaphoriser - transparente, évidente - ignorant "le texte inconscient ... constitutif du corps érogène"¹⁹, peut-être est-ce la question qui traverse le film?

Chéreau s'aventure en ces montages de désir qui bousculent le corps, et creusent le Sujet. Sans concession. Il parcourt ces lieux d'exil, les explore, jusqu'au ravage, piste le réel au cœur de la jouissance... le réel qui, aussitôt dé-voilé, n'échappe pas à se parer d'imaginaire.

Parce que "l'amour s'adresse au semblant"²⁰, le désir peut-il s'en tenir à l'objet qui le cause, sans risque de voir le Sujet y naître de trop s'y perdre: "C'est comme si je m'étais perdu et qu'on vint tout à coup me donner de mes nouvelles"²¹ écrit André Breton de la rencontre amoureuse.

Intimité trace le chemin qui mène de cette brèche libidinale dans l'ordre de la Lettre, de cette expérience solitaire à deux autour de l'objet (a), à son au-delà, en tant que l'au-delà de l'objet qui ouvre sur le lieu de l'Autre, toujours troué, met en jeu l'Être du Sujet.

Claire, revenue de cette éclat de vie à la grisaille d'un ordinaire moribond, reprend à son compte le regard social qui la juge: "un adultère minable"... A moins que - dans la méconnaissance de ce qui l'agit - il ne s'agisse du décryptage "d'une rencontre entre le signifiant et le réel" qui "fait de l'expérience amoureuse, une tentative d'invention du réel comme possible"²²?

Danièle EPSTEIN
31 Août 2001

¹⁸ François Perrier, Ibid

¹⁹ Serge Leclair: "Le réel dans le texte", Ibid

²⁰ Jacques lacan: Séminaire XX "Encore", Ed. du Seuil, 1975

²¹ André Breton, cité par François Perrier., Ibid.

²² François Perrier, Ibid